

Manfred ZEIDLER, *Kriegsende im Osten. Die Rote Armee und die Besetzung Deutschlands östlich von Oder und Neiße 1944/45*. Im Auftrag der Kulturstiftung der deutschen Vertriebenen Bonn, München (R. Oldenbourg) 1996, 250 p.

C'est une période tragique de la fin de la Seconde Guerre mondiale qu'a choisi d'étudier Manfred Zeidler, celle où le peuple allemand » ... est devenu à son tour la victime de la guerre que l'Allemagne a initiée ... « (Richard von Weizsäcker, discours du 8 mai 1985, Bundestag, Bonn). Aussi connus que puissent être les débordements atroces perpétrés par l'Armée rouge lors de son entrée dans les territoires situés à l'Est de l'Allemagne, et qui se prolongèrent parfois jusqu'au printemps de 1946, aussi divergentes et forcément irrationnelles en sont les explications. L'exemple le plus récent que l'on peut citer en est le livre de Joachim Hoffmann: *Stalins Vernichtungskrieg 1941–1945* (Munich, Verlag für Wehrwissenschaften, 1995) et rappeler l'indignation qu'il a provoquée.

Telle n'est pas l'intention de l'auteur qui n'a pas voulu dresser ou reprendre un catalogue de ces atrocités mais essayer de comprendre, essentiellement à partir de documents soviétiques – et polonais – civils et militaires, comment l'Armée rouge a encouragé et développé une haine envers les Allemands dont les transpositions en actes finirent même par gêner le pouvoir soviétique. Avant d'aborder cette partie de son étude, l'auteur, fort classiquement, expose dans ses deux premiers chapitres les pourparlers diplomatiques entre les Alliés, les Polonais et Staline qui ont abouti à la fameuse ligne Oder-Neiße, sur l'arrière-plan des opérations menées par l'Armée rouge, et ses conséquences sur les exigences formulées par Staline. Certes, depuis la Charte de l'Atlantique du 12 août 1941 jusqu'à la Conférence de Yalta, le 7 février 1945 et Potsdam, les alliés occidentaux, avec les Polonais pris en otages, modulèrent plusieurs fois leur point de vue sur le sort réservé aux territoires qui reviendraient à la Pologne, et à leurs populations et ce processus diplomatique est complexe. Mais peut-être eut-il fallu lui consacrer moins d'espace, ce qui aurait permis de plus amples développements sur le dernier chapitre, consacré au rôle de l'Armée rouge en tant que force d'occupation, jusqu'à la cession des territoires dévolus à la Pologne (en gros de mai à septembre 1945). Mais pour l'auteur, et à juste titre, il fallait tenter de faire la part des choses entre le tableau stéréotypé de la vague d'atrocités et de destructions qui s'est abattue sur la Prusse Orientale, en fait sur tous les territoires situés à l'Est de la ligne Oder-Neisse, et une vue qu'un recul d'un demi-siècle pourrait enfin permettre. Quelles furent les unités qui se rendirent coupables de ces actes? Quel fut le rôle de l'action psychologique sur ces troupes et sur quelles motivations agirent les propagandistes soviétiques, où se distingua particulièrement Ilya Ehrenbourg?

Si la soif de vengeance – œil pour œil dent pour dent – est omniprésente, avec en arrière-plan les souffrances infligées aux populations soviétiques par l'occupant allemand, l'alcool, le sentiment d'une évidente supériorité, l'étonnement face à la découverte d'un mode de vie infiniment supérieur au leur sont apparemment quelques-uns des moteurs logiques de cette rage de destruction. Le travail de propagande qui a dû être renforcé et modifié parallèlement à l'évolution de la guerre montre, paradoxalement, les points faibles de la situation politique en URSS. Ces débordements, pratiqués et en tout cas tolérés par une grande partie des officiers, finirent par atteindre de telles proportions que Staline et Molotov jugèrent nécessaire de faire entrer en action le NKVD vers la mi-mars 1945, mais bien trop tard.

Le 14 avril 1945, la Pravda marque ce tournant d'attitude en remplaçant Ilya Ehrenbourg, devenu encombrant, par Georgy Alexandrov, désormais chargé de l'éditorial: on reprendrait dès lors le discours internationaliste et communiste orthodoxe, avec le rapprochement entre travailleurs – égarés et trompés – pour un avenir meilleur. Et puis aussi, ces pillages et destructions systématiques, souvent effectués après les combats et donc sans nécessité tactique, étaient autant de pertes pour les démontages et récupérations pris en charge par le service spécialisé de Récupération du butin. Avant l'offensive soviétique sur Berlin, la troupe comprit mal ce revirement et la force dut être souvent employée pour rétablir ordre et discipline. Ajoutons que ces territoires allemands devant être attribués à la

Pologne furent vidés de tout potentiel industriel significatif et il s'avéra que faute de spécialistes, le déchet fut important...

Paradoxalement, la richesse et l'abondance des biens et des vivres de toutes sortes que trouvèrent les Soviétiques, et qui les éblouirent et les troublèrent, montrent combien pouvait être différenciée l'existence des Allemands à cette époque. Sachons gré à Zeidler d'avoir toujours su éviter de tomber dans le piège du pathos et de jouer un rôle de procureur. Il eût été facile, en effet, d'opposer les atrocités allemandes à celles perpétrées par les Soviétiques mais il se peut que cette volonté de modération ne gomme bien des aspects douloureux.

L'histoire, on le sait, s'est vengée mais elle a laissé des cicatrices que le temps parvient difficilement à effacer et l'exemple des relations entre Allemands, Polonais et Tchèques en l'occurrence, est là pour le prouver. La thématique étudiée par Zeidler demande à être explorée dans ses autres aspects mais on doit aussi savoir que ce type d'ouvrage restera ignoré de l'homme de la rue, et c'est bien dommage: légendes et exagérations continueront à hanter la mémoire collective.

Marcel SPIVAK, *Les Lilas*

Heike BUNBERT, *Das Nationalkomitee und der Westen. Die Reaktion der Westalliierten auf das NKFD und die Freien Deutschen Bewegungen 1943-1948*, Stuttgart (Franz Steiner) 1997, 341 p. (Transatlantische historische Studien, 8).

Le Comité national de l'Allemagne libre (NKFD), fondé en Union soviétique en juillet 1943 et composé de communistes réfugiés en URSS et de prisonniers de guerre allemands, n'a pas fait jusqu'ici l'objet d'études approfondies. De même les réactions des alliés occidentaux à cette création, leurs supputations sur l'avenir de ce comité et sur les intentions de l'Union soviétique le concernant n'avaient encore jamais donné lieu à des investigations sérieuses. En écrivant son livre Heike Bungert a donc défriché un terrain inexploré.

La base documentaire de l'ouvrage est impressionnante. L'auteur a dépouillé les archives (surtout américaines) des services de renseignement alliés, les rapports des ambassadeurs entre autres, mais aussi une partie de la presse de l'époque. Au terme de son étude, Bungert constate que les images (stéréotypes) que chaque pays s'est forgées, au cours des ans, des autres pays ont la vie dure (p. 17) et que les individus (et les services) chargés d'informer leurs gouvernements respectifs sur ces pays (il s'agit ici de l'Union soviétique) filtrent spontanément les informations recueillies en retenant de préférence celles qui confortent leurs idées préconçues. Le constat vaut aussi pour les journalistes et la presse en général.

A la lecture de l'ouvrage, bien d'autres remarques surprenantes s'imposent au profane. D'abord la multiplicité des services (américains) chargés de collecter les informations et les divergences de leurs conclusions. Il n'est pas rare que les États-majors, les Affaires étrangères, le Président des États-Unis, etc. reçoivent des informations contradictoires. Certains services rédigent leurs rapports sur la base de rumeurs non vérifiées ou non vérifiables. D'où la persistance et la récurrence de ce qu'on pourrait qualifier de fantasmes: l'annonce (fausse) de la constitution par l'URSS d'une armée Paulus ou Seydlitz, l'importance attribuée (gratuitement) au NKFD (dans les plans soviétiques avant 1945, mais aussi dans la zone soviétique d'occupation).

On découvre par ailleurs que ces services de renseignement spécialisés commettent de graves erreurs d'appréciation: ils surestiment considérablement la force des communistes en Allemagne à la fin de la guerre (p. 152), croient à la possibilité, voire à l'imminence à cette même époque d'un accord germano-soviétique (survivance du mythe de Rapallo, 10 fois évoqué, cf. index, p. 335), évoquent une Allemagne tout entière «orientée vers l'Est» en 1943-1944 et jusqu'en 1947 (!). Il est vrai qu'en France le journal *Le Monde* se demandait,